

LANDON

Lundi 12 juin 2017

Denver, Colorado

Elle est assise dans un box vert acidulé et mange un avocat qu'elle a ouvert avec une cuiller. J'étais à mon poste avant qu'elle ne se glisse à la table, et l'ai vu inciser l'écorce vert foncé avec la cuiller et le couteau en deux. Je sais déjà ce qu'elle va faire – du moins, c'est ce que je pense.

Dans le mille.

Elle attrape d'abord le poivrier, à côté du distributeur de serviettes en papier. Poivre en premier, puis sel. Les yeux dans le vague, elle mâche et avale, enfonce la cuiller dans la chair, mûre et tendre, puis recommence. Je me tiens à dix mètres environ, derrière une colonne peinte censée représenter un arbre.

Je n'ai même pas pris la peine de faire semblant de manger.

Je la regarde repousser devant elle l'écorce de la première partie de sa collation. Elle enlève le noyau de la deuxième moitié et le pose dans la coupelle formée par l'écorce vide. Puis elle enfonce à nouveau sa cuiller dans le fruit et, l'espace d'un instant, effleure sa bouche

d'un doigt. Je suis trop loin pour distinguer précisément ce qu'elle fait, mais je crois qu'elle l'a léché. Pas une bonne idée, elle devrait pourtant le savoir.

Ses longs cheveux blonds sont relevés en une queue de cheval. Chic, mais sans apprêt particulier. À côté du blanc éclatant de sa blouse, sa peau semble particulièrement hâlée. J'aperçois à peine ses taches de rousseur sur ses joues et son nez, mais j'imagine qu'elles sont là où elles ont toujours été.

À vrai dire, elle ressemble tout à fait à ce que je m'étais imaginé, jusqu'aux tennis roses et gris que j'entrevois sous la table, et au petit sac à main carré en tissu bariolé qu'elle porte en bandoulière.

Une fois qu'elle a terminé son avocat, on dirait qu'elle passe sa langue sur ses lèvres, les yeux perdus dans le vide – ou sur la mère avec ses enfants, attablée à une douzaine de mètres en face d'elle. Ses épaules semblent détendues. Son dos est bien droit, ses longues jambes croisées. Puis, sans crier gare, elle se lève. Elle s'attarde un peu devant la table, comme si elle était ailleurs, avant de rassembler les restes de sa collation. Mon impression – qu'elle est distraite – se confirme quelques instants plus tard lorsqu'elle jette sa cuiller en métal dans la poubelle avec l'écorce de l'avocat et sa serviette en papier.

Elle écarquille les yeux.

Zut.

Elle hésite un peu avant de se retourner, dépasse quelques devantures de boutiques, puis se fond dans la foule du vaste hall d'accueil.

Je n'ai pas besoin de la talonner – je sais où elle va –, mais le fais néanmoins. J'attrape ma mallette en cuir, jette ma blouse sur un bras et la suis à grandes enjambées. Le hall grouillant est encore plus animé que d'habitude, car

on est mercredi. Les cliniques ambulatoires ont toujours plus de patients en milieu de semaine. Personne ne veut se rendre à la clinique un lundi ou un vendredi. Pas pour un rendez-vous médical.

Je marche jusqu'au bout du grand corridor qui longe le flanc droit arrondi de l'hôpital et laisse derrière moi les bancs, les sculptures et la longue brochette de guichets d'admission et d'information au milieu du hall.

Les ascenseurs sont en face, mais je les ignore. Je bifurque vers la droite, dans un couloir qui mène aux bureaux administratifs, puis m'engage dans le premier escalier qui se présente. Mes mocassins frottent doucement sur les marches en béton – le son est assez feutré pour que j'entende ses Nike rebondir sur les marches au-dessus.

Je sais que c'est elle.

Je reconnais son allure.

Je jette un coup d'œil au-dessus de la rampe de la cage d'escalier et j'aperçois sa blouse flotter et sa queue de cheval se balancer tandis qu'elle monte. Je suis encore au premier quand j'entends une porte à l'étage supérieur s'ouvrir puis se refermer.

Peu après, je pousse cette même porte du deuxième et débouche à côté d'une fontaine à eau et d'une grande plante artificielle en pot. J'enfile ma blouse, reprends ma mallette et emprunte le même chemin que lors de mon entretien d'embauche : je dépasse la salle d'attente, les portes de l'USIN¹ et enfin le bureau d'admission des patients en hospitalisation complète, en utilisant mon nouveau badge pour ouvrir les portes.

Une fois arrivé dans la zone d'hospitalisation de

1. Unité de soins intensifs de neurologie.

neurochirurgie, je longe les chambres des patients, le bureau des infirmiers – vide, car ils sont en plein débriefing de changement d'équipe dans la salle de conférence 1 –, des toilettes et d'autres chambres de patients.

Alors que je m'approche de la salle de conférence 2, je vois ses cheveux blond vénitien, ses épaules minces. Puis elle ressort et disparaît de mon champ de vision.

Lorsque je pénètre dans la salle sur ses traces, je me sens tout d'un coup léger, presque en apesanteur. Comme doit probablement l'être un patient pendant une opération, planant quelque part tout près du plafond. Puis j'aperçois le visage de l'une de nos chefs de clinique, Dr Dorothy Eilert, et je redescends sur terre.

Elle me fait un signe de tête.

Je la salue à mon tour.

Je me tiens au fond de la petite pièce tandis qu'une poignée d'internes de deuxième à sixième année, ainsi que deux chefs de clinique – les septièmes années – accueillent les quatre bleus que nous sommes pour les orienter. Je suis là, tranquille, alors que Dr Eilert détaille certains points d'ordre pratique et nous présente tour à tour.

En médecine, j'ai été à bonne école pour apprendre à pipoter. L'art d'avoir l'air sûr de soi quand on n'y connaît que dalle. Quel genre de sourire me donne une expression sincère et empathique, même quand je souffre d'une migraine carabinée. Comment survivre de bagels rassis et chewing-gums à la caféine en dormant une heure tous les deux jours sur un lit de camp juste assez grand pour un gamin de neuf ans. Je sais parler aux patients avec tact, encaisser des critiques avec grâce et contenir mon ego dans une petite boîte que j'ouvre seulement en cas de nécessité absolue, quand je dois vraiment m'imposer.

Les chirurgiens ne sont pas censés être humains. Nous devons être plus que ça.

Aussi, je souris quand Eilert me présente. Je suis à environ un mètre derrière *elle*, et pendant le discours de Eilert et de l'autre chef de clinique, je garde ma mâchoire détendue, mon visage décontracté, afin que personne ne se doute que je meurs d'envie de lui arracher sa blouse blanche impeccable, la plaquer contre le mur, l'attraper par sa queue de cheval et la baiser jusqu'à ce qu'elle crie qu'elle *me* veut. L'entendre gémir, haleter, et supplier – qu'elle *me* veut.

Elle est là, à jouer avec ses cheveux tout en écoutant Eilert, à se gratter la nuque près du col de sa blouse, respirer, son cœur palpitant, et cette vision est surréaliste. Je ne peux m'empêcher de la contempler. Même quand mon regard est baissé, mon attention lui est consacrée.

Je me dis que mon pouls affolé n'est rien d'autre que de l'adrénaline, déclenchée par le fonctionnement organique de mes sens. Ma réaction à son égard est purement biologique. Mécanique. Insignifiante. Les heureux hasards n'existent pas. La destinée ou les âmes sœurs n'existent pas. Tout ce que j'ai appris à l'école – dans la *vie* – m'a convaincu de cela.

Evie n'est qu'un souvenir qui danse devant mes yeux.
J'arrive à rester concentré.

Nous, les quatre internes – également appelés « résidents de première année » – recevons nos consignes pour les trois premiers mois.

— Kim, aux hospitalisations. Prinz, aux soins intensifs. Rutherford, en neurochirurgie. Jones, tu seras en rotation. Ça veut dire – Eilert me fait un clin d'œil – neurochirurgie six jours, et hospitalisations le septième. Nos deuxièmes années sont surtout en USIN.

Je vois la tache de vin sur sa nuque. Travaillerons-nous un jour ensemble en salle d'opération ? Sans doute.

Le flot de la conversation va et vient autour de moi. Je bavarde, souris et écoute tandis que mon corps s'insurge en silence.

Puis, c'est fini, les gens se dirigent vers la porte. Je souris et donne quelques poignées de main. Tout le monde commence à signer le registre pour s'en aller. Je m'appête à faire de même... mais suis paralysé.

Je sens sa chaleur dans mon dos, son attraction.

Je me dirige vers la porte tandis que le dernier de nos collègues s'y glisse.

Je regarde le battant se refermer.

Alors, je me retourne et me retrouve face à mon passé.

EVIE

4 septembre 2006

Asheville, Caroline du Nord

— **E**t s'il n'aime pas *L'empire contre-attaque* ?
Ma sœur Emmaline renverse la tête et contemple le poster qu'on vient juste d'accrocher. Dans sa chemise de nuit chatoyante Princesse Leia toute neuve, elle paraît plutôt quatre ans que sept. Elle est menue pour son âge, et il se fait tard, aussi sa petite voix tremble-t-elle de fatigue.

— Ne t'inquiète pas, Em, dis-je en caressant sa chevelure blonde. Tout le monde aime *L'empire contre-attaque*.

— Pas moi.

Avec sa lèvre inférieure, elle fait la moue.

— Moi, j'aime *Un nouvel espoir*.

— C'est juste parce que tu adores les sabres laser.

Elle sourit et acquiesce, et je passe mes doigts dans ses boucles soyeuses.

— Je pense qu'il voudra *forcément* un sabre laser, dit-elle.

Je lisse le poster de ma paume, puis plante une autre punaise au coin droit en bas.

— C'est possible, mais rappelle-toi ce que maman a dit. On va le laisser prendre ses marques avant que tu la

lui donne. Il ne faut pas qu'il arrive et se sente submergé dès le premier jour. Ça pourrait le rendre triste.

— Comme maman quand le praticien de l'hôpital est en vacances ?

Je m'esclaffe devant son expression godiche, les yeux écarquillés.

— Exactement.

Nos parents sont tous deux docteurs, et Em est régulièrement témoin de discussions professionnelles à la table du dîner, comme la semaine dernière où notre mère, qui est chirurgienne ORL pédiatre, a exprimé sa frustration qu'un autre docteur – le praticien de l'hôpital – soit en vacances.

— Que disiez-vous sur maman ?

La porte de la chambre s'ouvre et le visage las, mais souriant, de notre mère apparaît dans l'embrasure. Je l'observe balayer la pièce du regard, la bibliothèque en forme d'avion, la commode rouge vif, les deux lits jumeaux – recouverts désormais de couettes à motif bleu marine d'engins spatiaux –, le fauteuil en cuir de l'ancien cabinet de mon père, et enfin le plus grand mur où Em et moi avons affiché le poster de *L'empire contre-attaque*, un portemanteau, et une étagère montée au mur avec quatre jouets électroniques.

Maman nous gratifie d'un sourire ravi.

— Vous avez fait du bon boulot, les filles.

— Evie a dit que je dois attendre pour lui donner le sabre laser, pleurniche Em.

— Un tout petit peu, dit maman en s'avançant dans le sous-sol aménagé en chambre pour notre nouveau frère adoptif. Souviens-toi de ce qu'on a dit, dit-elle en prenant Em dans ses bras. On ne sait pas comment il va se sentir

en arrivant ici. Et donc, il faut lui laisser le temps de s'installer.

Em refait sa mimique avec sa lèvre inférieure.

— Bon, OK.

— Ne fais pas la tête, belette, réplique ma mère en l'embrassant sur chaque joue. Toutes les deux, vous avez fait des merveilles avec cette pièce. Je n'arrive pas à croire qu'il y a seulement deux semaines, ce n'était qu'un débarras.

J'éclate de rire et écarte une mèche de cheveux de mon front.

— Moi, si.

Ma mère m'adresse un clin d'œil par-dessus la tête d'Em, puis serre ma sœur plus fort dans ses bras.

— Je pense qu'il est temps d'aller te coucher, ma chérie.

Emmaline s'avance vers moi.

— Un gros bisou, et un gros câlin.

Je lui donne les deux et maman fronce les sourcils.

— Ne reste pas trop longtemps en bas, Ev.

— D'accord.

Mais je suis une perfectionniste. Nous avons eu des frères et sœurs adoptifs de tout poil, mais jamais comme ce petit garçon qui a déjà connu autant de familles d'accueil, et de mauvaises expériences. Il a à peine sept ans – il sera dans la classe d'Em à l'école –, mais il est déjà passé par douze familles différentes, dont deux qui l'ont exclu pour comportement inadmissible envers les parents ou les frères et sœurs d'adoption. Son dossier stipule qu'il est exceptionnellement brillant. Suffisamment pour envisager de poursuivre de hautes études. L'agence qui travaille avec mes parents les a spécifiquement choisis,

car ils possèdent tous deux plusieurs diplômes d'études supérieures.

J'arrange encore ses draps et procède à une ultime inspection dans la salle de bains. Son dossier précise qu'il est fan de Harry Potter, et nous avons donc collé un papier peint à motif de baguette magique, et le rideau de douche représente une vue de Poudlard.

Je me mords les lèvres au souvenir du polaroïd que maman et papa nous ont montré. Je ne sais pas où il se tenait – peut-être dans l'encadrement d'une porte –, mais la moitié de son visage était mangée par l'ombre. Je n'ai pas réussi à distinguer la couleur de ses yeux, mais ses cheveux étaient châtain clair. Ses lèvres formaient une mince fente droite, son regard était acéré et sombre.

Si différent d'Em.

La porte grince et je sursaute.

— Papa... bon sang ! Tu m'as fait peur.

Mon père n'a pas vraiment l'allure d'un chirurgien habitué à côtoyer des os et recasser des fractures qui ont mal cicatrisé : il est petit, avec l'allure d'un geek, des taches de rousseur sur le nez, et des lunettes rondes à monture noire. Un jour que nous étions aux Studios Universal, quelqu'un l'a pris pour Rick Moranis, le père dans ce vieux film *Chérie, j'ai rétréci les gosses*.

Ce soir, il a laissé tomber sa chemise habillée et porte un t-shirt blanc et un pantalon à pinces kaki. Ses yeux inspectent la pièce.

— Z'avez toutes fait du bon boulot, Ev. C'est vraiment chouette, ici.

Mon père n'élève jamais la voix et il est super gentil, peut-être même un peu trop – en tout cas, c'est ce que dit parfois maman. Il m'adresse un sourire fatigué et

m'entraîne de la salle de bains vers la nouvelle chambre de Landon.

— Mes filles savent rendre un endroit très accueillant. Vous tenez ça de votre maman, je pense.

— Merci papa.

— Tu devrais remonter et aller te coucher. Demain sera une longue journée, quand il arrivera.

Je hoche la tête, éteins la lumière et monte les escaliers avec lui.

— Tu crois qu'il se plaira ici ?

Mon père semble absorbé par ses pensées.

— Je n'en sais rien, petit chou. Certains s'y plaisent, d'autres pas. Ça dépend plus d'eux que de nous, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais j'espère que lui s'y plaira.

— Tu as bon cœur, Evie. Et ce n'est pas une mauvaise chose. Le monde aurait besoin de plus de gens avec un grand cœur. Quand on est dans une situation comme la nôtre, on a davantage d'obligations. Aide ceux qui en ont besoin, aime les pauvres.

Mon père me tapote l'épaule.

— Je sais que tu le feras. Je sens beaucoup de bonté en toi.

J'enlace mon père super mélo, puis monte à l'étage, où je reste allongée dans mon lit pendant quelques minutes, éveillée et nerveuse sans raison particulière.

Le lendemain matin, Emmaline est sur un nuage, enthousiasmée de rencontrer ce nouveau « frère » qui a son âge. Elle porte sa robe Minnie, ses babies brillantes, et une paire de boucles d'oreilles pour la première rencontre à l'école. En montant dans la voiture avec maman, elle

trépigne d'excitation. Elle piaille un au revoir dans ma direction tandis que je sors du garage et que je marche dans l'allée où m'attend ma Ford Focus verte.

J'en souris encore en m'asseyant derrière le volant, ajustant l'arbre désodorisant accroché au rétroviseur et je balance mon sac à dos sur le siège passager avant de m'attacher et démarrer pour rejoindre le lycée.

C'est un jour doux et humide. En Caroline du Nord, septembre connaît encore des températures atteignant les trente et quelques degrés, aussi, pour ma journée bien-moins-excitante-que-pour-Em, je suis vêtue d'un short blanc à broderies, d'un top lilas soyeux et de ma paire de sandales spartiates préférée.

J'écoute la radio sur le chemin, de notre quartier résidentiel verdoyant dans les collines jusqu'à l'ouest d'Asheville, où se situe mon lycée, Creekside – à côté de l'école primaire de ma sœur, d'un grand centre commercial agréable, et de plusieurs pâtés de maisons arborés, quoique plus urbains.

Mon lycée, construit en briques grises et beiges, se trouve dans la zone la plus récente. Le gymnase de basket s'élève à droite, en un bâtiment qui s'étend de plain-pied avec un toit-terrasse.

Je me gare aussi près que possible des portails d'entrée – c'est-à-dire assez loin – et traîne mon sac à dos en cuir dans l'allée extérieure et l'immense hall servant de cafétéria muni de casiers. L'espace de la cafétéria est une espèce de grande arène encerclée par des murs de casiers. Je m'arrête devant le mien et y dépose mon téléphone et mon sac à dos et j'attrape mes livres pour la permanence et les deux premiers cours.

En chemin vers la perm, je croise mes amies, Makayla

et Sunny, qui se dirigent vers leur classe à l'autre bout du hall.

— Mignon, ton short, dit Sunny. Te va bien.

— Si tu te fais chier, me lance Makayla en arrivant à ma hauteur, dessine-moi un diagramme.

— Ha ha ha.

Nous suivons ensemble le cours d'anatomie, le sixième de la journée, et Makayla trouve cocasse mon don manifeste pour dessiner les diagrammes. Nous avons une blague entre nous, arguant que je devrais plus tard devenir dessinatrice de diagrammes salaces – du style pénis ou sex-toy.

Mon heure de perm est plutôt barbante. Il y a vingt autres élèves – aucun ne compte parmi mes amis proches – et on fait nos devoirs, on écoute les annonces administratives au haut-parleur tandis que notre pionne, la prof d'anglais des deuxièmes années, Mrs Zorn, lit des romans à l'eau de rose.

Je m'assois à ma place habituelle, au second rang, et ouvre un gros classeur bleu pendant que Mrs Zorn nous lit les consignes. Dans mon classeur se trouve une pochette en plastique transparente, qui contient des rollers à encre gel. Certains sentent bon, d'autres brillent. Je préfère les couleurs intenses : violet aubergine, bleu turquoise, rose crépuscule, rouge carmin. Je passe la majeure partie de mon temps en perm à coder mon planning en couleur, comme la geek cachée que je suis. C'est précisément ce que je suis en train de faire quand on frappe à la porte.

Mrs Zorn lève les yeux de son bouquin.

— Entrez, dit-elle d'une voix pleine de trémolos.

La porte s'ouvre, laissant apparaître une fille menue aux cheveux roses et lunettes bleu canard. Je la reconnais,

c'est l'une des étudiantes de dernière année qui travaille à l'administration le matin. Elle tient un papier.

— Pourriez-vous venir une minute s'il vous plaît ? dit-elle avec ostentation et un sourire de conspiratrice, comme si elle détenait un scoop.

Mrs Zorn pose son roman sur le bureau et disparaît dans le couloir. Lorsqu'elle en revient, il y a un grand gars sur ses talons. Elle s'écarte et mon roller s'arrête au beau milieu d'un mot.

En regardant celui qui se tient à ses côtés, je peux presque l'entendre susurrer jusqu'au tréfonds de mon âme. Son visage... il m'est familier : la mâchoire anguleuse, les pommettes saillantes, les lèvres charnues et romantiques, ces yeux.

Ces yeux.

Ils sont gris ardoise, surmontés de sourcils ténébreux et, lorsqu'ils se posent sur moi, ils me donnent l'impression de me parler en un seul regard. D'ailleurs, voilà qu'il bat justement des cils, et mon estomac se retourne doucement.

— Mesdemoiselles, messieurs, votre attention s'il vous plaît. Voici James.

Une vague de murmures se propage dans les rangs. La bouche du garçon se durcit, et j'ai l'impression de voir ses épaules se contracter. Épaules qui, d'ailleurs, sont très imposantes. Comme un footballeur, pourtant ce n'en est pas un. Je le vois, à son visage légèrement pâle qui fait paraître ses cheveux couleur cannelle plus bruns que roux. Il y a des traces sous ses yeux perçants, et une certaine raideur dans son corps, qui évoquent autre chose qu'un « athlète ».

On dirait que quelqu'un vient de lui balancer une pierre.

Il se tient debout, dépassant Mrs Zorn de deux têtes, dans un t-shirt blanc tout simple et un jean délavé, l'air sceptique et contrarié. Comme s'il avait été conduit à notre salle par erreur. Il dégage une sorte de maîtrise de soi, de vibration à la ne-me-cherchez-pas-de-noises que possèdent certains profs, mais c'est combiné chez lui avec cette attitude sur la défensive qui lui donne l'air mal à l'aise.

Mrs Zorn lui touche le bras et il fronce les sourcils.

— Là-bas...

Elle désigne le bureau vide juste à ma gauche. Je l'observe s'avancer à grandes enjambées agiles. Il coince son corps élancé et musclé sur la chaise, et je me sens fascinée. Il appuie un bras sur le bureau et fixe la queue de cheval blonde de Carly Moore devant lui.

Le regard de Mrs Zorn se déplace de lui à moi.

— Evie, pourrais-tu partager... une feuille et un stylo ?

Il me faut une fraction de seconde pour détacher mes yeux de sa tête inclinée et réaliser que c'est à moi qu'elle s'adresse.

— Bien sûr. Pas de problème.

Je prends une feuille de mon classeur, puis décide qu'il aura peut-être besoin de plus et en détache une petite pile. Je place un roller à encre gel vert treillis au-dessus et lui tends le tout. L'émerveillement s'insinue en moi quand sa tête se relève. Son regard gris glisse jusqu'au mien.

Vlan !

Je l'ai senti dans mon ventre, comme si je venais d'avaler une balle de flipper en pleine action.

Il s'empare du stylo et du papier. Je fixe sa main, puis me rends compte de mon regard insistant. Je lève les yeux vers son visage, et bats des paupières.

Éblouie. C'est ce que je ressens. Comme si j'avais le souffle coupé.

J'esquisse un sourire.

— J'espère que tu aimes les stylos à paillettes.

Il baisse la tête vers le papier. Prend le stylo. Enfin, il me jette un coup d'œil et, d'une voix rauque, dit :

— Merci.

Je souris. Je n'arrive même pas à parler.

La perm est presque terminée, et je passe les quinze minutes suivantes à faire semblant d'écrire sur mon cahier de textes tout en l'observant à la dérobée : mettre son bras musclé sur le bureau et l'enrouler autour de ses papiers, frotter le bout de son doigt sur le haut de la page, enlever le capuchon de mon stylo et dessiner quelque chose. Je me sens quelque peu fébrile. Comme dans l'expectative, mais que suis-je censée attendre ? Alors que je commence à être carrément sur les nerfs, la sonnerie retentit. Mon voisin disparaît avant que j'aie pu fermer mon agenda.

Je pense à lui pendant les cours suivants. À ce que ses yeux ont provoqué en moi. À la façon dont son... tout – son corps, son allure, sa voix – a déclenché en moi... ce sentiment d'urgence. Comme si j'avais besoin de quelque chose et que ce quelque chose était sur le point de me filer entre les doigts. C'est la sensation la plus bizarre que j'aie jamais ressentie. J'ai presque réussi à me persuader que ma mémoire amplifie les faits lorsque je m'attable pour le déjeuner avec ma meilleure amie Makayla à la cafétéria, et que je le repère à une table un peu plus loin en face de moi.

Elle suit mon regard et lève un sourcil.

— C'est qui ?

— Un nouveau. Il était en perm avec moi.

Je regarde les mains du nouveau qui se lèvent vers ses oreilles et réalise qu'il met des écouteurs.

— Qui ? Quoi ?

Notre amie Tia s'assoit en face de nous, poussant son plateau sur la table imitation bois. Ses longs cheveux raides noirs se balancent quand elle se penche pour engloutir une bouchée de pizza.

— Je veux savoir.

Je regarde le nouveau que Makayla désigne à Tia, et celle-ci se retourne pour lui jeter un coup d'œil.

— Ça, c'était très discret.

Makayla fait les gros yeux tandis que le petit ami de Tia, Jake, s'assoit à côté d'elle, et qu'il faut donc le briefer, lui aussi. Jake est suivi de peu par Pax, Sunny, Luc et Savannah, le reste de notre bande du déjeuner.

Contrairement au nouveau mec, avec sa peau pâle et ses yeux sérieux, nous sommes tous sportifs à cette table. Je suis la moins investie de nous tous – je ne joue qu'au foot. Dans cette bande, on est amis depuis l'école primaire. Nous venons tous de familles établies à Asheville depuis longtemps. Nos parents se connaissent. Pas mal de lycéens attablés un peu plus loin sont dans le même cas.

Je ne cesse de lancer des coups d'œil furtifs entre les têtes de Tia et Jake, j'observe James légèrement penché sur la table. De ma place, on dirait que ses mains sont dessous, l'une d'elles peut-être en train de tambouriner sur son genou. J'ai l'impression qu'il bouge également un peu – en rythme, probablement.

Je ressens comme un coup de poing dans le ventre en scrutant ses voisins de table. Les gamins sont en grande partie des inadaptés solitaires, soit parce que ce sont des enfoirés soit parce qu'ils ont quelque chose de... bizarre.

CeCe, la fille aux nattes à quelques chaises de James, avec qui j'ai collaboré sur un projet d'anglais l'an dernier, est super gentille, mais maladivement timide. Son sujet de conversation favori est l'œuvre de Chaucer. Ce qui ne me pose pas de problème, mais ne fait pas d'elle la fille la plus populaire pour papoter.

— C'est mon t-shirt !

Le cri de Pax interrompt mes pensées. Il est en face de Makayla, mais il est tellement plus grand qu'elle que je peux voir son visage furieux quand il s'apprête à se lever, pointant du doigt à travers la cafét.

— Ce mec a mon t-shirt. J'ai reconnu la tache de teinture !

— Quoi ?

Pax est déjà debout et s'élançe avant que je puisse réaliser ce qui se passe. Il a dépassé le bout de notre table, puis deux autres, et s'approche du nouveau par-derrière. Je veux crier, mais je sais qu'il a des écouteurs aux oreilles — James.

Il n'aperçoit pas Pax avant que la main de celui-ci soit sur son épaule. Ils sont trop éloignés pour que j'entende leurs paroles, mais James lève les yeux et, même à cette distance, je vois ses lèvres se resserrer. Pax dit quelque chose, d'un ton furieux, puis enlève sa main.

— Oh bordel ! dit Makayla.

De plus en plus de têtes se retournent dans leur direction et James se lève. Pax a les bras ouverts, comme pour le provoquer. James est à côté de lui. Puis Pax le pousse en pleine poitrine. Mon estomac se tord.

Pax dit quelque chose en agitant les bras.

James nie d'un signe de tête.

Pax empoigne James par le col, et c'est là que la scène s'accélère. James bouge si vite que je n'arrive pas à